

Entretien de Roland MOURER

Numéro de l'entretien :	17
Entretien réalisé le :	12/09/2020
Nom de l'enregistrement filmé :	« 19_Mourer_R._enregistrement »
Lieu :	domicile secondaire de Michel Girard, Champs-sur-Yonne (89)
Durée de l'entretien :	01h 38min 05s
Poids du fichier (.mp4) :	15 Go
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewée : Roland Mourer (RM)

[>Question ?]: Pour commencer, est-ce que vous pourriez vous présenter s'il vous plaît ?

[>RM]: je m'appelle Roland Mourer. Je suis âgé de 85 ans et je suis né au Vietnam où mon père était administrateur des services civils de l'Indochine. J'ai donc vécu une partie de ma jeunesse au Vietnam. Peu après la guerre (1939-1945), nous sommes rentrés en France et j'ai terminé ma scolarité dans un collège dans la région de Nancy. Puis, toujours dans la même ville, j'ai fait une partie de mes études supérieures ainsi qu'à Strasbourg. Je n'ai pas finalisé ces études juridiques car je me suis aperçu qu'elles ne m'intéressaient plus ayant pris conscience que c'était davantage les sociétés en elles-mêmes, leur organisation, leur mode de fonctionnement, leur composition qui me motivaient plutôt que l'étude de leur constitution juridique. Je décidais en conséquence de m'intéresser à l'ethnologie. Je suis donc allé à Paris où j'ai suivi les cours d'ethnologie à la Sorbonne et au musée de l'Homme, sous la direction d'André Leroi-Gourhan. Dans ce cursus, il y avait bien évidemment de la Préhistoire, ce qui m'intéressait également. Ensuite, j'ai fait le stage du centre d'ethnologie, le CFRE. J'ai aussi effectué des stages de fouilles préhistoriques à Arcy-sur-Cure. Après être sorti de l'université, je suis parti au Cambodge pour effectuer mon service militaire dans le cadre de la coopération culturelle.

[>Question ?]: Pourquoi ce choix ?

[>RM]: Dans ce cadre, je pouvais aller dans certains pays qui étaient en partie francophones, mais c'était l'Asie qui m'intéressait. Par ma formation ethnologique, je m'étais spécialisé dans la région géographique de l'Asie du Sud-Est. Il y avait donc le Vietnam, mais il était en pleine guerre dans ces années-là. Il s'agissait de la guerre américano-vietnamienne. Battre la campagne vietnamienne ne présentait pas un grand intérêt en raison de la guerre qui y sévissait alors. Le Cambodge étant beaucoup plus calme, je l'ai donc choisi. J'ai été accompagné par mon épouse au Cambodge.

[>Question ?]: Est-ce que votre enfance a influencé votre choix de vie ?

[>RM]: très probablement. Du fait de ma prime jeunesse au Vietnam et de ma connaissance de ces pays asiatiques, c'était beaucoup plus facile pour moi. Il y avait une plus grande facilité d'approche. Leur culture, leur histoire, leurs traditions ne m'étaient pas tout à fait inconnues.

[>Question ?]: Lorsque vous avez débuté les cours d'ethnologie, avez-vous été surpris par la discipline qui vous était dispensée à ce moment-là ?

[>RM]: non, car j'avais quand même lu des choses. J'avais une idée générale de ce dont il s'agissait. Je savais que l'imaginaire s'attachait à la profession et qu'il était en partie créé par ceux que l'on appelait à l'époque, les explorateurs. Il s'agissait de gens qui vadrouillaient dans le monde et qui rapportaient des pays où ils voyageaient, des images ou des films qu'ils diffusaient dans des conférences publiques. Quand on est jeune, on est séduit par les paysages et certains modes de vie qui vous sont révélés par l'image. On construit toujours un cadre à la fois à ses projections rêvées, mais aussi aux lectures que l'on a pu faire et que l'on intègre dans cet ensemble. Il s'agissait donc pour moi d'intégrer tout cela dans un cadre plus scientifique.

[>Question ?]: Et l'archéologie dans tout cela ? Comment a-t-elle débuté ?

[>RM]: à l'époque de ma formation, la licence d'ethnologie était composée de quatre certificats dont un qui était consacré à l'archéologie préhistorique. André Leroi-Gourhan l'avait mis en place. Pour lui, l'archéologie était une sorte d'ethnologie de la Préhistoire. Il ne s'agissait donc pas seulement de trouver des outils et faire des classements typologiques. L'objectif était de cerner le plus possible la réalité

humaine. Celle-ci ne s'exprimait que par certains éléments matériels comme des outils, des traces sur le sol, des traces d'habitation, des analyses polliniques qui permettent également de dresser en partie le paysage, etc. Il s'agissait donc d'une sorte d'ethnologie des temps passés.

[>Question ?]: Pour vous, est-ce que tout cela était nouveau ? Le découvriez-vous avec ce certificat ?

[>RM]: oui, mais cela correspondait à une approche que je pourrais qualifier d'intime. Ça allait bien vis-à-vis de ce que je concevais déjà. Ça convenait à ma vision des choses du monde. J'y ai donc adhéré. Après la licence, la préparation d'une thèse se présentait comme une suite logique. Dans le cadre de mes obligations militaires, mon séjour au Cambodge me permettait de faire du terrain. J'ai donc fait du terrain à la fois ethnologique et préhistorique.

En ethnologie, le sujet de ma thèse était l'étude de la poterie villageoise (et non pas industrielle) au Cambodge, c'est-à-dire telle qu'elle était pratiquée dans les campagnes. Les personnes qui pratiquaient la poterie traditionnelle villageoise au Cambodge étaient uniquement des femmes. En France, il s'agit de potier. Il y a eu des femmes potières, mais davantage pendant la guerre puisqu'elles manquaient d'hommes. Dès la Première Guerre mondiale, elles ont remplacé les hommes aussi bien dans les usines que dans l'artisanat. Au Cambodge, c'était complètement différent. En simplifiant les choses, ma thèse consistait à décrire ce type d'artisanat, les acteurs qui l'exerçaient, dans quel espace celui-ci se déroulait, sa temporalité (saisonnière ou professionnelle), quelle place il jouait dans l'économie, etc. Cette poterie était uniquement utilitaire. Elle n'était pas du tout touristique. Il s'agissait principalement de récipients de cuisine (marmites, plats à gâteau, pots à eau, etc.). J'ai donc montré comment cette activité artisanale féminine s'intégrait dans le mode de vie paysan général. Cette activité n'intervenait que pendant des périodes d'inactivité agricole, c'est-à-dire avant les moissons. Quand le riz est planté, il n'y a plus grand-chose à faire. Il reste bien entendu à s'occuper de petites cultures, mais cela n'occupe pas suffisamment de temps. Les femmes pratiquaient donc la poterie pour en faire commerce. La poterie était faite à la maison par les femmes qui apprenaient très tôt (dès l'âge de 8 ans) à leurs filles leur savoir-faire. Les hommes transportaient quant à eux les pots à l'extérieur du village. Il y avait une sorte de scission entre le dedans et le dehors. Ce qui était dans le village (le dedans) était associé à l'espace domestique et aux femmes. Ce qui était à l'extérieur était associé au transport de ces marmites qui était effectué (à deux personnes) dans des charrettes à bœufs, mais aussi à la vente. J'ai étudié tous les villages de la province et visité quasiment tous les villages potiers du pays. Certains des villages étaient près du fleuve. Une partie des charrettes allait alors près des berges où il y avait des Chinois qui possédaient les jonques de transport. Ce sont donc ces Chinois qui achetaient les poteries et les revendaient jusqu'à la capitale et même jusqu'au Vietnam en descendant le Mékong. Dans l'économie traditionnelle cambodgienne, il faut préciser que les Chinois occupaient une place maîtresse en ce qui concerne le commerce. Ils étaient essentiellement commerçants, par exemple boutiquiers alimentaires ou de quincaillerie. Ils parcouraient à pied les rizières et les campagnes pour vendre aux paysans ce dont ils pouvaient avoir besoin. J'ai également étudié la place du commerçant chinois dans le commerce de la poterie, car elle était très importante.

[>RM]: ce travail colossal de doctorat en ethnologie a-t-il été influencé par votre approche de la Préhistoire ? Et André Leroi-Gourhan était-il au courant de ce travail ?

[>RM]: comme mon travail était centré sur l'Asie, ce n'était plus André Leroi-Gourhan, mais Georges Condominas (qui avait aussi suivi l'enseignement de Leroi-Gourhan) qui était directeur d'études à l'EHESS. Nous l'appelions Condo. Comme il était mon directeur de recherche, c'est à lui que je rendais des comptes. Je ne relevais plus d'André Leroi-Gourhan, même si j'avais suivi tous ces enseignements. Le système

universitaire était fait ainsi. Il y avait des spécialités par aires culturelles et des spécialistes pour chacun de ces domaines. Mon intérêt était double, à la fois pour le passé et pour l'actuel. Ça m'a d'ailleurs servi, car nous avons fait des fouilles avec mon épouse durant notre séjour au Cambodge. Nous sommes restés de 1964 à 1972. Dès 1965, nous avons commencé à sillonner le pays pour trouver les endroits où nous allions fouiller.

[>Question ?]: J'imagine que vous aviez déjà une expérience de la fouille ? Quelle était-elle ?

[>RM]: Arcy-sur-Cure, de 1961 à 1963 avec André Leroi-Gourhan. Je n'avais fouillé que là, jusqu'à la fermeture du site. J'ai donc été initié à la Préhistoire chez André Leroi-Gourhan. De Pincevent, je n'ai vécu peut-être qu'un seul mois, certainement beaucoup moins, au moment de la découverte du site. À ce moment-là, nous étions en stage ethnologique en Mayenne. Toute la promotion était avec moi. Ces stages étaient prévus à la fin de la dernière année.

[>Question ?]: Avec qui étiez-vous en stage à ce moment-là ?

[>RM]: j'ai quelques images, mais les noms ne me reviennent pas immédiatement. Une fois partie au Cambodge, j'ai perdu tous mes contacts. Chacun est parti dans des univers différents. C'était il y a plus d'un demi-siècle....

[>Question ?]: S'agissait-il d'un chantier de fouille en Mayenne ?

[>RM]: Non, c'était un terrain ethnologique. Le chantier de fouille se trouvait lui à Arcy-sur-Cure. C'était deux choses différentes, mais animées par le même patron, André Leroi-Gourhan. Il dirigeait l'ethnologie et la Préhistoire. Il avait donc une double casquette.

[>Question ?]: Sur quoi aviez-vous travaillé durant votre stage de terrain en Mayenne ?

[>RM]: tout le monde avait des sujets différents. Le sujet que j'avais pris était : « propriété et famille ».

[>Question ?]: Avez-vous choisi le sujet ou s'agissait-il de listes proposées à l'avance ?

[>RM]: j'ai choisi, parmi les thématiques proposées, ce sujet qui consistait à dégager les liens qu'il pouvait y avoir entre la terre et les familles de paysans qui étaient sur place. Ces liens n'étaient pas toujours très apparents. J'avais cité une anecdote assez fameuse dans cette recherche qui devait correspondre à ce qui s'appelle aujourd'hui la maîtrise. Il y avait deux familles dont le terrain était contigu. Celle-ci s'appelait du même nom, mais elles n'avaient toute parenté entre elles. Cela avait éveillé ma curiosité et dirigé vers les archives. En les fouillant, je me suis aperçu que ces deux familles ne descendaient en fait que d'une seule. Il y avait eu autrefois de nombreuses disputes lors des successions et ils ne voulaient tout simplement plus rien savoir les uns des autres. C'est cela qui était marrant ! J'ai bénéficié d'autres expériences de ce travail sur le terrain.

Les habitants de la commune de Tessé-Froulay (Mayenne) avaient l'habitude de recevoir des ethnologues les années passées. À force de les fréquenter, ils avaient fini par acquérir tout le vocabulaire ethnologique lorsqu'on les questionnait sur leurs systèmes de parenté ! À force d'entendre les questions, ils avaient compris ce qu'on attendait d'eux et ils nous répondaient en utilisant notre propre vocabulaire. C'était vraiment drôle. Ce stage devait durer une semaine à l'issue de laquelle il fallait produire un rapport à rendre avant les examens. Le stage avait lieu entre le mois d'avril et le mois de mai et après, il y avait les examens.

C'est au cours de ce dernier stage qu'un beau jour, au cours de discussions avec les responsables

ethnologues qui étaient présents sur place, un coup de téléphone a demandé à avoir le patron. Il me semble que nous étions dans une salle de classe ou une salle de la mairie. Il est revenu en nous annonçant qu'un nouveau site probable avait été découvert. C'était Pincevent. Il disait qu'il s'agissait d'une fouille de sauvetage et qu'il était au regret de nous quitter. C'était la première fois que l'on parlait de Pincevent. C'était sa découverte ! Elle avait été faite par des amateurs dans une Sablière, ils avaient remarqué qu'il y avait des outils. André Leroi-Gourhan avait été averti comme cela. Il est donc parti pour aller voir sur place. Au moment des examens, André Leroi-Gourhan nous avait dit : « si vous n'avez rien à faire pendant les vacances, vous êtes les bienvenus pour venir fouiller à Pincevent ». Nous avons déjà fouillé à Arcy-sur-Cure, nous nous sommes dits : « allons-y ! »

[>Question ?]: Il ne s'agissait que d'ethnologues durant ce stage ?

[>RM]: oui, c'était un stage d'ethnologie. Il n'y avait donc que des ethnologues. Mais tous ces ethnologues avaient suivi le cursus et avaient quand même quelques notions de Préhistoire. J'y suis donc allé, car j'avais fait trois années de fouille chez André Leroi-Gourhan. À Arcy, d'autres étudiants n'étaient venus qu'une fois seulement. À ce moment-là, nous couchions sous la tente, mais nous avons dû vous le raconter. Ce n'était pas du tout comme aujourd'hui. C'était beaucoup plus sommaire. Nous nous lavions dans la Cure. Nous prenions de l'eau de la rivière pour faire la cuisine. Nous étions plus intégrés à la nature. Il y avait deux camps séparés par l'accès du sentier qui menait à la grotte du Trilobite. C'est sous le porche de cette grotte que se tenait le réfectoire.

À droite, se situaient le camp des filles et à gauche, celui des garçons. C'était comme ça ! Il ne faut pas oublier que nous étions dans les années 1960. Ce n'était pas du tout la même chose qu'aujourd'hui. Nous étions dans le climat de l'époque. C'était habituel. J'ai fait presque toute ma vie de lycéen dans des établissements privés, religieux, chez des curés, comme beaucoup de gens de ma génération. J'ai découvert la mixité en allant à un cours de vacances au lycée laïc, pour la deuxième session du baccalauréat. C'est pendant ces cours de rattrapage que j'ai découvert la mixité avec des profs dont certains étaient très intéressants. Leurs propos n'avaient rien à voir avec ceux des curés qui s'exprimaient différemment. Parmi ceux-ci, certains avaient néanmoins eu une vie civile auparavant. Ils avaient pris la soutane, mais tardivement. Ces curés avaient donc été des hommes d'expérience. C'était très intéressant, car ils apportaient cette vision de la vie civile qui était différente de celle des autres curés. C'était évident. Pour moi, le contraste entre les deux méthodes d'enseignement était sensible.

[>Question ?]: L'université a dû représenter une autre étape dans le changement. Il y avait cette mixité, mais aussi une émancipation intellectuelle généralisée, non ?

[>RM]: l'émancipation intellectuelle, je me l'étais faite un peu par moi-même. L'université ne m'a pas choqué. Tout le monde savait qu'à l'université, ce n'était plus pareil qu'au lycée. C'est d'ailleurs à l'université que j'ai connu Claudine Karlin. Nous avons usé nos pantalons sur les mêmes bancs ! C'était pendant le certificat et nous nous sommes retrouvés à Arcy-sur-Cure, avec d'autres personnes comme Danièle Rouault, etc.

[>Question ?]: Avez-vous des anecdotes de situations que vous avez vécues avec certaines de ces personnes ?

[>RM]: oui. Certaines de ces situations sont un peu gênantes, alors je ne vous les raconterai pas hormis en off ! Les camps d'Arcy étaient extraordinaires. Il y avait une grande liberté de parole. Nous étions bien entendu tous éduqués dans le même moule. Nous ne songions pas tellement au flirt. La plupart des gens

avaient fait toute leur scolarité dans des milieux catholiques. Il n'y avait pas la même liberté de mœurs qu'aujourd'hui. C'était ainsi et personne ne s'en plaignait. Bien sûr, nous n'étions pas indifférents aux filles ! Nous avions un surmoi très fort. Je garde un excellent souvenir de ces campagnes. Il y avait un bon esprit. Je ne peux citer qu'un seul petit bémol. André Leroi-Gourhan, que l'on appelait le patron, était là en permanence. Il couchait sous la tente comme nous. Mais Il y avait toujours ce cercle qui l'entourait, celui-là même qu'il y a toujours autour des grands patrons.

[>Question ?]: À Pincevent il semble que cela soit particulièrement marqué, mais vous l'observiez déjà à Arcy-sur-Cure ?

[>RM]: À Arcy-sur-Cure, déjà. Ce n'était pas Leroi-Gourhan qui générait cela. Il s'agissait du père Hours, Michel Brézillon, etc. c'est-à-dire de gens qui étaient plus âgés que nous et qui entouraient André Leroi-Gourhan et l'aidaient dans certaines de ses tâches.

La première fois que je suis arrivé au camp d'Arcy-sur-Cure, c'était par voie de chemin de fer. J'avais pris mon bagage et je me suis présenté à lui. Je ne connaissais personne. Je ne l'avais vu jusque-là que du haut d'une estrade. Ce jour-là, j'avais alors à faire à lui sous une tente alors qu'il était à sa table de travail. J'ai toujours été respectueux de l'étiquette. Je lui ai dit : « bonjour Monsieur le professeur. Je suis Roland Mourer. » Il m'avait tout de suite dit : « ici, il n'y a pas de Monsieur le professeur ». Il voulait marquer le fait que ce n'était plus la même chose qu'à l'université. Ça m'avait surpris. C'était un langage que je n'avais jamais entendu. Les professeurs étaient sur un piédestal pour moi. Je n'avais jamais approché de si près un professeur avec une relation humaine presque égale.

[>Question ?]: Comment aviez-vous réagi à ce moment-là ?

[>RM]: j'étais très surpris. J'ai dit : « bien Monsi... » j'avais gardé le réflexe ! « Bien » c'était comme ça ! Un espace avait été assigné. Cette année-là, je n'avais pas encore ma tente. Presque toutes les tentes étaient individuelles. On m'en avait donc donné une et j'y ai installé mes affaires. Michel Girard n'était pas très loin à ce moment-là. Je ne le connaissais pas encore et je l'ai découvert à Arcy-sur-Cure. Nous avons sympathisé. Nous faisons des petites virées le soir en dehors du camp, pour nous promener. Le camp n'était pas gardé. André Leroi-Gourhan n'avait laissé aucune consigne en dehors de la séparation entre garçons et filles. Nous ne savions pas ce qui s'y passait le soir ni la nuit.

Nous étions partis avec le père Imbert. Il n'était pas curé, mais nous l'appelions ainsi parce qu'il était plus âgé que nous. C'était le dessinateur et topographe du site. C'était aussi un joyeux luron. Nous nous promenions dans les bois la nuit tombée. Cela faisait partie de nos habitudes nocturnes innocentes. Nous rentrions toujours suffisamment tôt, car à sept heures du matin il fallait être debout. Avec son biniou, André Leroi-Gourhan sonnait son instrument sur un air breton en passant dans tout le camp afin d'être sûr que tout le monde l'ait entendu. Nous ne risquions pas de ne pas l'entendre. Premier appel. Un quart d'heure plus tard, deuxième appel. Deuxième et dernier appel. Si des tentes étaient encore occupées à ce moment-là, Michel Brézillon disait : « allez les gars ! » Il prenait trois personnes avec lui jusqu'à la tente où la personne dormait encore. Il ouvrait alors la tente et nous prenions la personne avant de la balancer à la rivière avec son sac de couchage ! Ça n'arrivait qu'une fois ! Les gens le savaient ensuite ! Il n'y avait pas de punitions déclarées, mais tout le monde le savait par le bouche-à-oreille. La troisième sonnerie de biniou, c'était fait ! C'était marrant de voir l'autre se faire balancer à la rivière ! Il faut préciser que nous étions au mois de juin, voire juillet. Quand quelqu'un quittait le camp à l'issue de son stage, le patron jouait du biniou sur un autre air breton, en signe d'adieu jusqu'à ce qu'il sorte des limites du camp.

[>Question ?]: Quelles relations aviez-vous avec vos encadrants comme le père Hours ou Michel Brézillon ?

[>RM]: c'était assez cool. André Leroi-Gourhan avait beau être le patron, j'y voyais malgré tout son auréole de professeur. On ne pouvait pas m'ôter totalement cette idée de la tête malgré son désir d'instaurer une certaine égalité entre tous. Avec le père Hours, c'était un peu différent, car je n'étais pas toujours d'accord avec lui. Je le trouvais parfois un peu rigoriste sur le plan humain. Sur le plan scientifique, il n'y avait rien à dire. Tout se passait très bien. Il n'y avait pas de bagarre entre nous. S'il y en avait parfois, pour des raisons personnelles, cela se réglait à l'écart. Jamais au grand jour. Il y avait finalement un très bon esprit. Tout le monde coopérait. Vers la fin du camp se déroulait systématiquement la fête traditionnelle qui était déguisée. Nous choissions le déguisement que nous voulions, mais tout le monde devait se déguiser : en homme de Cro-Magnon, en pirate, en mousquetaires, etc.

[>Question ?]: Avez-vous des souvenirs précis de ces fêtes ?

[>RM]: oui, j'ai dû être déguisé en homme préhistorique. Certaines personnes avaient beaucoup d'imagination et avait fait preuve de beaucoup d'ingéniosité vu l'originalité de leur costume ! il arrivait que nous ne reconnaissons plus la personne sous son costume ! C'était à la fin que nous le reconnaissons ! C'était très sympa. Ça finissait par un grand banquet dans la grotte. Nous avions du vin cette fois-là. D'habitude, il n'y avait pas d'alcool. Un peu de relâchement faisait du bien à tout le monde.

[>Question ?]: Est-ce que les encadrants comme Michel Brézillon ou le père Hours étaient également moteurs dans l'organisation de ces festivités ?

[>RM]: oui, ils participaient et André Leroi-Gourhan aussi. Tout le monde participait ! Le patron faisait souvent la cuisine pour tout le monde. Il aimait beaucoup réaliser une recette en particulier, le cari réunionnais par exemple. Il le faisait pimenté bien évidemment. Ça me plaisait ! Je me rappelle d'une fois où j'ai mangé comme jamais. J'avais tellement mangé que je suis descendu de la grotte du Trilobite en me disant qu'il fallait absolument que je m'étende pour digérer et me reposer. Ce n'était peut-être pas la meilleure solution, mais j'étais tellement gavé ! Je me suis étendu au soleil comme un lézard.

Il y avait un temps de repos après le repas. Nous devions recommencer vers 14 heures. Il y avait donc un petit temps de délasserment que nous passions à glaner, à fumer. À l'époque, les cigarettes étaient très répandues. Beaucoup de gens fumaient, sauf sur la fouille, car ce n'était pas permis. Les filles fumaient également. C'était l'époque ! Aujourd'hui, je constate que beaucoup de jeunes filles fument également. Cela peut tenir à des causes sociologiques. En tous les cas, la plupart des garçons fumaient. C'était l'image du cavalier de la marque de cigarettes Malboro ! Les films des années 1950 et 1960 renvoyaient cette image-là du cow-boy ! C'était le style !

Je me souviens que le patron avait amené son cheval un jour sur les bords de la Cure. Il était attaché là en pâture. Et je m'en souviens particulièrement, car j'avais attrapé une tique de cheval. Elle était énorme. Beaucoup de personnes, notamment féminines, s'affairaient autour de moi. Marie-Cécile Vial était là. Elle régenterait la gestion du matériel qui se trouvait sous une grande tente militaire. Elle classait les objets qui étaient sortis de la fouille et qui avaient été tamisés. C'était une fille dynamique, voire autoritaire ! Elle terrorisait tous les nouveaux. Une fois qu'on la connaissait, cela allait mieux. Elle impressionnait beaucoup. Et elle faisait aussi office d'infirmière. La tique que j'avais était prise dans le creux de mon bras. Nous avons essayé des tas de choses pour retirer cette tique, comme du chloroforme, de l'essence, des cigares, etc. Je l'ai traînée plusieurs jours ! Je pense qu'elle devait être morte vue ce qu'elle avait subi !

[>Question ?]: André Leroi-Gourhan ramenait-il souvent son cheval sur le site ?

[>RM]: je me souviens de cette fois-là. Il habitait à Vermenton qui était à quelques kilomètres. Peut-être qu'il ne l'amenait que certains jours. Je ne me souviens plus très bien. Il faudrait demander à Michel Girard qui doit s'en souvenir mieux que moi.

Michel avait des rapports avec André Leroi-Gourhan qui étaient différents de ceux que nous avions nous. Quand il est arrivé, il avait 15 ans. Il a été accepté quand il était encore un gamin. Il traînait dans tout le camp et faisait presque partie des meubles ! Il avait des relations avec le patron qui étaient beaucoup plus détendues, presque paternelles. Il n'avait pas tout à fait le même statut que nous autres étudiants. Il connaissait André Leroi-Gourhan depuis plus longtemps. Nous, nous le connaissions par nos études, c'est-à-dire à travers tout un filtre académique. Michel connaissait tous les cadres contrairement à nous. Il connaissait aussi Michel Brézillon, André Vila et d'autres qui étaient déjà là ! Il était considéré à part et était comme un poisson dans l'eau de tous les côtés. Il a donc une connaissance d'Arcy-sur-Cure beaucoup plus étendue que la mienne et différente.

[>Question ?]: Ce n'est pas banal de fouiller en grottes. Avez-vous en mémoire des situations de fouille en particulier ?

[>RM]: je n'ai effectué de fouilles en grottes qu'auprès d'André Leroi-Gourhan, à Arcy-sur-Cure uniquement et bien plus tard, au Cambodge.

[>Question ?]: Vous souvenez-vous où exactement ?

[>RM]: j'ai fouillé dans la grotte du Renne. La grotte du Bison était explorée à cette époque-là grâce au sondage de Pierre Poulain. Elle n'a été ouverte que bien après, au milieu des années 1990. C'était bien après 1986 en tous cas.

Je me souviens de cette date, car André Leroi-Gourhan est mort la veille du jour où je passais ma thèse. C'est au jury de thèse que Lucien Bernot avait annoncé son décès publiquement. Celui-ci était au Collège de France et président de mon jury. C'était bien triste. À l'issue de ma soutenance, il a eu une parole qui m'a fait chaud au cœur. Il m'a dit : « voilà une thèse qu'André Leroi-Gourhan aurait aimé lire ». Il est vrai que j'appliquais les méthodes d'André Leroi-Gourhan, mais c'était gentil à lui de le dire. La vie a continué.

[>Question ?]: Pourriez-vous revenir à la découverte du site de Pincevent lorsqu'André Leroi-Gourhan a été prévenu par téléphone ?

[>RM]: André Leroi-Gourhan nous avait demandé de bien vouloir l'aider dans la mesure de nos possibilités et de nos emplois du temps. L'objectif était de l'aider à fouiller le site.

[>Question ?]: Étiez-vous là le jour de la découverte ?

[>RM]: Non, moi, j'y étais le jour du coup de téléphone donné à André Leroi-Gourhan pour l'avertir qu'il y avait ce nouveau site. J'étais en Mayenne avec lui pour le stage. Je m'en souviens, car il s'agissait d'une réunion durant laquelle André Leroi-Gourhan devait expliquer un certain nombre de choses. C'est ainsi à ce moment-là qu'il a été interrompu par cet appel. C'était donc pendant ce stage au mois de mai. Je ne saurais préciser le jour en question. Ce devait être trois jours avant la fin du stage. Il était parti immédiatement. Je ne sais pas s'il était en voiture ou s'il était parti par le train, mais il est parti tout de suite. Nous, nous sommes restés et avons terminé notre stage. Je me souviens qu'il y avait Robert Cresswell parmi les encadrants des étudiants stagiaires. Il y avait également Hélène Balfet, Lucien Bernot et un africaniste dont j'ai oublié le nom. C'était eux qui géraient le stage d'un point de vue matériel et scolaire.

[>Question ?]: Vous souvenez-vous de votre premier jour à Arcy-sur-Cure ?

[>RM]: je suis arrivé de Paris par le train. On m'avait dit de prendre le train à une heure précise jusqu'à Cravant... Je devais rester à la gare jusqu'à ce que quelqu'un vienne chercher. Il s'agissait d'une petite gare. C'était donc vite fait de descendre du train et de rester sur le quai. Je ne sais même plus s'il s'agissait de Michel Brézillon ou quelqu'un d'autre qui devait venir me chercher. La personne devait avoir une voiture. Les voitures particulières étaient rares à l'époque ! Ce quelqu'un qui avait une voiture est donc venu à ma rencontre, s'est présenté et nous avons embarqué pour Arcy. Cette petite ville de Cravant m'avait beaucoup plu. Je ne sais plus pourquoi. Il faisait soleil. C'était beau. Il me semble qu'il s'agissait du tout début d'après-midi et cela m'apparaissait sous un bon augure. Il n'y avait que peu de monde dans la Micheline.

Cette Micheline de 11 heures, la seule dans la journée je crois, est restée dans ma mémoire. Au camp, si quelqu'un « déconnait » et se faisait renvoyer, il prenait la Micheline de 11 heures. C'était une sorte de menace amusée : « tu veux prendre la Micheline de 11 heures ? » Cela signifiait que nous étions sur le point de faire une bêtise qu'il valait mieux ne pas faire.

[>Question ?]: Et votre premier jour à Pincevent ?

[>RM]: je suis venu avec quelqu'un, mais je ne me rappelle plus avec qui. Je ne suis pas resté très longtemps, seulement quelques jours.

[>Question ?]: Au moment de la découverte ?

[>RM]: très peu après, oui, début mai. Nous fouillions. C'était la sablière. Les bulldozers étaient à un jet de pierre de nous et nous devions dégager rapidement les vestiges. À ce moment-là, c'était une fouille de sauvetage. Ensuite, nous nous sommes aperçus qu'il s'agissait d'un gisement plus important que ce qui paraissait. André Leroi-Gourhan s'est alors agité et a fait prévenir d'autres personnes, par Claudine Karlin il me semble. L'objectif était d'agir auprès du ministère. Il me semble qu'André Leroi-Gourhan a demandé audience auprès du ministère de la Culture, c'est-à-dire auprès d'André Malraux. C'était quelqu'un qui comprenait l'importance de la culture. Et très vite le résultat fut que les travaux ont été stoppés. Peu de temps après, des tractations se sont engagées entre l'État et l'entreprise et le terrain a été racheté par l'État. Nous pouvions alors fouiller tranquillement. Mais cela je ne l'ai pas vécu, car j'étais déjà parti au Cambodge.

[>Question ?]: Vous souvenez-vous des personnes avec qui vous étiez le premier jour ?

[>RM]: je me souviens de Claudine, mais il devait y en avoir d'autres. Je ne sais plus si Michel était là. Mon épouse n'était pas là. Elle habitait à Lyon et moi j'étais à Paris. Moi, je me sentais plus concerné étant donné l'enseignement d'André Leroi-Gourhan et le fait qu'il avait demandé l'aide des étudiants parisiens. Je me suis dit que cela allait être une nouvelle expérience. C'était amusant !

[>Question ?]: J'imagine que cette expérience a dû être différente !

[>RM]: En effet, fouiller avec les bulldozers aux fesses était une expérience inédite pour moi. Je suis parti au Cambodge peu après. Il fallait que je règle ma situation militaire avant de partir. Je suis donc resté un peu à Paris avant de partir pour mettre tout cela au clair, effectuer mes trois jours d'obligation militaire au fort de Vincennes à faire le zouave ! À sept heures du matin, tout le monde courait sur les remparts avant le petit déjeuner. Il fallait faire les lits au carré. Je me souviens également des séances d'instruction avec le sergent. Ces trois jours étaient obligatoires. Il fallait également mettre en route les demandes pour effectuer

une coopération culturelle dans le cadre du service militaire. Tout cela m'a pris un bon mois. J'ai pris l'avion en septembre pour enseigner au Cambodge dans un lycée. J'étais placé à la disposition du ministère de l'Éducation nationale cambodgien, mais je dépendais des autorités militaires françaises qui étaient sur place. C'était nominal, et tout se passait bien. J'étais en province, dans une petite ville. Il y avait un centre de formation militaire français formant des militaires cambodgiens. Cela faisait partie des aspects de l'aide militaire, économique et culturelle de la France vis-à-vis du Cambodge. C'était bien avant les Khmers rouges. À ce moment-là, tout était magnifique ! C'était en quelque sorte l'âge d'or ! Tout ça s'est terminé ensuite.

[>Question ?]: Jusqu'à quelle période cela a-t-il duré ?

[>RM]: cet âge d'or (pour moi en tous les cas) a duré jusqu'en 1970, année durant laquelle le coup d'État a eu lieu de la part du chef d'état-major de l'armée du prince Sihanouk, profitant que ce dernier était en voyage à l'étranger, en Russie. En sous-main, la CIA était évidemment impliquée. Le coup d'État a donc eu lieu. Les Américains étaient en pleine guerre du Vietnam et voulaient un gouvernement qui soit favorable à leur incursion au Cambodge afin de pouvoir pilonner les bases vietminhs qui s'y trouvaient. Sihanouk essayait de mener une politique qui se situait à mi-chemin entre les Américains et les communistes. C'était peine perdue. Il était déjà dans la main des communistes. Il était allé à Moscou probablement pour essayer de ralentir les choses. On ne parlait pas encore des Khmers rouges. C'est d'ailleurs lui qui les a ainsi nommés. À l'époque, les nord-vietnamiens constituaient la pointe de la pénétration communiste. Sihanouk voulait probablement tempérer la situation par le biais de l'URSS pour maintenir son pays à l'abri. Cette situation ne pouvait néanmoins pas durer longtemps. Toujours est-il que celle-ci a basculé du fait du coup d'État. À ce moment-là, il y a eu des bombardements au Cambodge. Cela a commencé en 1970 et j'y étais toujours. La situation n'était pas bonne. Les parents de Cécile nous avaient conseillé de rentrer, car nous avions deux enfants. L'un avait à peine deux ans. Cécile est partie en avion en les emmenant avec elle. Moi, je suis resté. Je ne pouvais pas partir, car j'étais dans l'enseignement. Nous étions au mois de mars et je devais finir mon année scolaire, au moins. À cette époque, j'allais encore sur le terrain. J'ai alors pu m'apercevoir de visu que les Khmers rouges qui étaient encadrés par les communistes nord-vietnamiens occupaient de plus en plus le territoire du Cambodge. L'étreinte se resserrait autour de Phnom Penh, année après année.

En 1972, la ville était ceinturée. À moment-là, je me suis dit que j'allais rentrer en France, car je ne pouvais plus faire de terrain. C'était devenu impossible. Sur le terrain, j'ai d'ailleurs failli connaître la même mésaventure que l'un de mes amis, François Bizot, également ethnologue. Il était resté jusqu'en 1975. Il a écrit un livre dont le titre est *Le portail*. Il y raconte, notamment, l'épisode durant lequel les étrangers ont tous été réunis dans l'enceinte de l'ambassade de France alors que tout le reste de la ville était occupé par les Khmers rouges. En 1971, ce copain a été pris par les Khmers rouges. Pour ses recherches il battait la campagne pour trouver les manuscrits bouddhiques dans les différentes pagodes du territoire. C'est dans l'une de ces pagodes, non loin du terrain où j'étais, qu'il s'est fait prendre. Il avait été trahi par le moine de la pagode avec qui il avait rendez-vous. Il a été le seul européen à ne pas avoir été exécuté par les Khmers rouges. Il avait été emprisonné pendant trois mois, constamment enchaîné et interrogé par le chef du camp, le fameux tortionnaire Douch. Celui-ci est mort il y a peu de temps.

Je connais un autre rescapé qui est le pasteur Claveau. Il avait été fait prisonnier et avait été finalement relâché par les Khmers rouges. Comme Claveau, François Bizot avait été épargné parce qu'il parlait le khmer. Beaucoup d'autres Européens et américains ont été massacrés et notamment des journalistes. Le

dernier jour, son bourreau lui a parlé dans un français tout à fait correct. Ils avaient toujours essayé de le coincer en disant qu'il était un espion de la CIA. Il avait beau dire qu'il était innocent en soutenant qu'il appartenait à l'École française d'Extrême-Orient. Ils avaient d'ailleurs toutes les possibilités pour vérifier cela. Ils maintenaient qu'il était un espion. Douch parlait parfaitement le français. Il était instituteur et connaissait très bien l'histoire française. Il tenait des discussions idéologiques à n'en plus finir. Tout cela pour déstabiliser Bizot et faire en sorte qu'il avoue qu'il était un espion payé par la CIA. Incroyable ! C'était le seul chef d'accusation qu'il pouvait avoir contre lui.

[>Question ?]: Vous êtes donc passé à côté du pire !

[>RM]: en novembre 1971, je finissais un terrain, car un congrès devait avoir lieu en Australie. J'avais préparé une note et je finissais précisément ce terrain pour clore la note en question. D'habitude, lorsque j'étais sur le terrain, j'y restais dormir, pour ce genre de tâches. Les paysans m'avaient rapidement dit que je ne devais pas rester, m'avertissant que les Khmers rouges allaient venir au village dans la nuit. Je suis donc parti à la nuit tombée pour rejoindre Phnom Penh qui était à une quarantaine de kilomètres. La situation n'était déjà pas très sûre. En 1972, c'était pire ! Le travail sur le terrain n'était plus possible. Je suis donc rentré en 1972.

Ce n'est pas seulement mon activité d'ethnologue qui a été interrompue, mais ce fut aussi le cas pour mon activité de préhistorien. Car, comme je l'ai dit précédemment, avec mon épouse nous effectuions des fouilles préhistoriques au Cambodge. Dès 1965, nous avons fouillé un site néolithique en grotte dans l'ouest du Cambodge, à Laang Spean, dans la province de Battambang. Nous y avons découvert le premier habitat néolithique en grotte du Cambodge qui a fait l'objet d'une publication au VIIIème Congrès International des sciences anthropologiques et ethnologiques qui s'est tenu à Tokyo (Japon) en 1968. Ces fouilles n'étaient plus possibles, elles aussi, à cause de la guerre. Près de 40 ans après, elles ont été heureusement reprises en 2009 par une équipe française dirigée par Hubert Forestier, professeur de préhistoire au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, sous la forme d'une mission préhistorique franco-khmère dont l'activité se poursuit encore actuellement. Ces nouvelles recherches menées depuis maintenant une dizaine d'années à Laang Spean, ont permis d'y définir à la base d'un Néolithique funéraire, deux autres cultures paléolithiques. Cette chronologie culturelle du gisement a pu être mise en évidence à partir d'une succession de couches stratigraphiques sur plus de 10 mètres de profondeur et des datations de plus de 70,000 ans. Ces résultats ont donné au gisement de Laang Spean une place incontournable dans la préhistoire de toute l'Asie du Sud-est.

Une fois rentré en France, je suis resté au chômage durant environ un an. À ce moment-là, Cécile travaillait en tant que CNRS à l'université des sciences. Elle avait le professeur David comme patron, qui était également le responsable du musée d'histoire naturelle hébergé dans le bâtiment du musée Guimet de Lyon. Il la connaissait déjà. Elle avait prévenu que je venais de rentrer du Cambodge et que s'il avait besoin d'un ethnologue, j'étais là. Il s'est avéré que ça tombait pile dans ses projets, car il souhaitait refaire la salle d'ethnographie du musée. Il lui a donc dit qu'il était intéressé et a demandé à Cécile de me prévenir. Je devais me présenter au musée. C'est comme ça que je suis rentré au muséum d'histoire naturelle de Lyon. À l'époque, il cohabitait avec le musée Guimet, du nom du fondateur et qui était à l'origine un musée des religions. On y trouvait notamment des collections asiatiques, ce qui m'intéressait beaucoup. David m'avait missionné pour que je travaille sur toute la partie asiatique. Il y avait également d'autres collections comme l'égyptologie, la Préhistoire, l'archéologie notamment péruvienne, mexicaine, etc. il y avait un champ immense à développer.

[>Question ?]: Quel poste occupiez-vous à ce moment-là ?

[>RM]: À ce moment-là, il fallait bien rentrer sous une étiquette. On m'a donc fait rentrer sous l'étiquette de taxidermiste ! Il y avait effectivement de la taxidermie au musée. Il y avait besoin d'un adjoint alors je suis rentré sous cette étiquette. Bien évidemment, je n'ai pas fait le travail d'un taxidermiste puisqu'il y en avait déjà un. C'était un biais pour rentrer et on m'a confié la tâche de m'occuper des collections. C'était marrant ! Ça m'était égal. J'y suis resté un an. C'était le temps nécessaire en tant que stagiaire pour pouvoir entrer ensuite officiellement en tant qu'employé de la collectivité territoriale.

[>Question ?]: À ce moment-là, j'imagine que vous avez une autre étiquette que taxidermiste.

[>RM]: oui. Un ou deux ans après, le grade d'assistant a été créé. Un autre était là avant moi et il a donc obtenu ce grade l'année de la création. Moi, je l'ai obtenu l'année suivante. Lui s'occupait de géologie et de sciences de la terre et moi des sciences de l'homme. Quelques années plus tard, David a bien été obligé d'embaucher un troisième assistant qui devait s'occuper des sciences de la vie. Il y a donc eu trois départements et nous étions trois responsables. Nous n'étions pas officiellement conservateurs, mais avions toutes les charges d'un conservateur. La paye en moins ! Ce n'est que bien des années plus tard que nous sommes devenus officiellement des conservateurs.

[>Question ?]: Qu'est-ce qui vous a finalement poussé à revenir à Arc-sur-Cure ?

[>RM]: cela devait être en 1992 ou 1993 ou même plus tard , je ne me souviens plus exactement. Nous connaissions Francine David depuis Arcy-sur-Cure. Elle avait écrit à Cécile pour une détermination. Et elle lui avait alors proposé de venir fouiller Arcy-sur-Cure en nous disant que nous étions les bienvenus. Avant elle, Catherine Farizzi (qui avait été l'épouse de Michel Girard) avait repris les fouilles pour la première fois, autour de 1990. Francine David était alors avec elle. Après la mort de Catherine à la suite d'un cancer Francine prit sa suite. C'est donc elle qui a eu la direction jusqu'à ce que, plus tard, Maurice Hardy reprenne la suite. Francine nous connaissait et elle avait été une condisciple. Je ne me rappelle plus très bien d'elle à ce moment-là car elle était la discrétion même ! Mais, je sais que je la connaissais depuis l'université. Elle s'était davantage spécialisée sur la faune. Les fouilles ont donc repris. Au début, nous ne venions que sur de très courts séjours, une ou deux semaines.

[>Question ?]: Cela a dû vous faire un petit choc de revoir Arcy-sur-Cure après tant d'années.

[>RM]: en effet, la nouveauté était la grotte du Bison, car je n'avais connu que le Renne. C'était toujours la même organisation. Scientifiquement, la méthode était identique. Tout le monde adoptait le programme d'André Leroi-Gourhan et tout le monde était d'accord sur ses méthodes de fouille. Elles étaient innovantes dans la Préhistoire française. On faisait alors peu de décapage et davantage de coupes. L'attention portée sur la répartition des objets à la surface du sol était novatrice. C'était peu pratiqué en France.

[>Question ?]: Au moment où Francine David reprend le chantier, ces méthodes sont rentrées dans les mœurs.

[>RM]: oui, et pour nous, c'était un acquis. Nous étions très contents de reprendre les fouilles d'Arcy-sur-Cure. Ça nous rappelait le bon vieux temps.

[>Question ?]: Est-ce que vous pourriez me parler du travail de Francine à cette époque ?

[>RM]: Francine gérait toute la fouille. À moment-là, elle était rattachée à la même UMR que Maurice Hardy (Arscan, Nanterre). Elle avait donc un bureau là-bas. Sur le terrain, nous ramassions tous les objets en

suivant toutes les phases classiques du travail de terrain, du relevé jusqu'au marquage. Nous faisons également de la restauration quand cela était nécessaire. Le matériel était rassemblé par Francine qui l'embarquait dans son laboratoire en fin de campagne. Elle y classait alors les vestiges. C'était son domaine, son affaire ! Nous n'intervenions plus. Il y avait toujours un rapport chaque année et à moment-là, elle demandait à chacun d'en rédiger une partie ; par exemple à Cécile de rédiger un texte sur les oiseaux si des ossements de ce type avaient été retrouvés.

[>Question ?]: Et sur le terrain, de quoi s'occupait-elle ?

[>RM]: elle fouillait, comme tout le monde, quand ses nombreuses activités organisationnelles lui en laissaient la possibilité..

[>Question ?]: Il n'y avait pas de hiérarchie ?

[>RM]: non, il n'y avait pas de hiérarchie, comme c'était le cas avec André Leroi-Gourhan. Cela dit, avec André Leroi-Gourhan, les étudiants étaient répartis sur le terrain en fonction de leurs compétences ou expériences. Avec Francine, c'était beaucoup plus simple et elle savait que nous étions des anciens d'Arcy. Il y avait tant de mètres carrés et en fonction de cette surface, elle répartissait chaque fouilleur selon ce qu'il souhaitait faire. Bien entendu, nous ne changions pas du jour au lendemain. Il y avait une continuité dans le travail. Nous étions en revanche libre de choisir la zone où nous souhaitions travailler. Nous étions en rapport les uns avec les autres. Nous discutions. Il y avait également des étudiants. Ils écrivaient au préalable à Francine qu'ils sollicitaient pour participer au stage durant une période donnée.

On s'est aperçu bien plus tard que Francine assumait financièrement une bonne part du budget du chantier. Elle payait de sa poche. Francine était timide, très réservée. Elle demandait peu de subventions et on lui donnait une misère. Nous avons donc su bien après qu'elle comblait le budget des locations pour le logement et celui de la nourriture. Il s'agissait d'équipes pouvant aller jusqu'à 20 personnes ! Et elle n'en disait rien ! Maurice s'en est aperçu bien plus tard quand il a repris les fouilles, probablement en 2010. Lorsqu'il a repris tous les dossiers, il a dû effectuer les demandes à son tour. Maurice a donc exigé des subventions plus importantes quand il a pris la relève. C'est tout Francine !

[>Question ?]: Il semblerait qu'elle ait également réalisé un travail colossal d'un point de vue archéologique.

[>RM]: oui, elle se chargeait de l'étude. Elle ne demandait pas d'aide, comme d'habitude. Or, il fallait plusieurs personnes rien que pour mettre en ordre tout le matériel qui avait été recueilli. Beaucoup de choses qui avaient été recueillies étaient encore dans les sachets avec l'étiquette provisoire réalisée au moment du prélèvement sur le terrain.

[>Question ?]: Vous avez retrouvé ces éléments dans les sachets au moment où Maurice a repris les fouilles ?

[>RM]: oui, oui. Francine n'était pas très bien organisée sur ce plan-là. Elle ne se rendait pas compte de l'importance du volume des choses. Elle pensait qu'elle pouvait y arriver toute seule. C'est dommage. Nous nous sommes donc aperçus bien plus tard, lorsque Maurice a pris la succession de la direction, que des étiquettes étaient devenues illisibles à cause de l'humidité qui s'était accumulée dans les sachets avec les années. Il était donc devenu impossible d'identifier la localisation de certains vestiges. Aujourd'hui, nous reprenons toutes les anciennes années de matériel archéologique qui n'avait pas été publiées jusque-là.

[>Question ?]: En reste-t-il beaucoup de ces années-là ?

[>RM]: oui, beaucoup ! Elle en a fait beaucoup, mais il semblerait que ses efforts étaient mal distribués.

[>Question ?]: Qui aurait pu l'aider à ce moment-là ?

[>RM]: nous autres ! Si elle avait désigné telle personne pour s'occuper de la faune par exemple, le travail aurait pu être distribué. Pour les oiseaux, c'était facile, car c'était Cécile. Mais il ne s'agissait là que d'une petite partie du matériel faunique. Une partie de l'industrie a par exemple été étudiée en détail par Vincent Lhomme qui a récupéré une partie du matériel. Le rapport final était donc rédigé par chaque spécialiste qui s'occupait des statistiques du matériel qu'il avait reçu. Francine rassemblait tout cela afin de présenter le rapport.

Avec Maurice, la décision a été prise que tout serait fait sur place, c'est-à-dire au moment des fouilles réalisées chaque année. Les vestiges fouillés et tamisés sont donc tous lavés et numérotés pendant la campagne. Et c'est aussi à moment-là que les répartitions pour chaque type de matériel sont calculées. Nous le faisons sur le lieu même. Il faut bien sûr préciser que l'usage de l'ordinateur est bien plus fréquent aujourd'hui qu'à l'époque. Il a donc été facile d'enregistrer un certain nombre d'objets sur place. Des étudiants s'en sont d'ailleurs chargés, notamment une Canadienne faisant partie de l'équipe de Pierre Corbeil qui a grandement fait avancer les choses à ce niveau. Elle a fait en sorte que tout ce qui était fouillé soit automatiquement rentré dans l'ordinateur. Elle est venue plusieurs années. Lorsqu'elle est partie, nous avons gardé cette façon de travailler. Le gisement n'était donc fermé qu'une fois le lavage et marquage finalisés pour les vestiges fouillés lors de la campagne annuelle.

[>Question ?]: Pour ceux qui reprendront tout ce matériel ainsi que les fouilles, cela sera donc facilité.

[>RM]: pas avant 30 ans ! tout cela pourra servir ensuite pour des travaux de thèse ou de post-doctorat selon les aspects abordés. Le matériel est là et il est classé. Il a également fallu reprendre tout le matériel qui avait été accumulé jusque-là et conservé à Vermenton dans la maison d'André Leroi-Gourhan. Il a fallu déménager tout le matériel après sa disparition ! Ce qui n'a pas été une mince affaire...